Bull.soc.fr.hist.méd.sci.vét., 2006, 6 : 40-51

LE CHIRURGIEN THOMAS BATES ET LES VACHES MALADES : UNE HEUREUSE GESTION DE L'EPIZOOTIE DE PESTE BOVINE EN 1714 ?

par François Vallat

Docteur Vétérinaire, 23 rue Sadi Carnot, 93 170 Bagnolet.
Adel : francoisvallat@hotmail.com Communication présentée le 14 octobre 2006.

Sommaire : après un bref rappel sur les circonstances dans lesquelles une épizootie de peste bovine survint dans la région de Londres en 1714, rapport et quelques commentaires sur les mesures qui furent préconisées par Thomas Bates pour combattre l'épizootie et l'éradiquèrent en quelques mois. En annexe, la traduction française d'une partie (pages 873 à 885) du rapport original de Bates intitulé *Bref compte rendu de la maladie contagieuse qui a fait rage parmi les vaches laitières près de Londres en 1714 et des méthodes adoptées pour la supprimer. Communication à la Société Royale, par Thomas Bates Esq., Chirurgien de la Maison de Sa Majesté et Membre de la Société Royale.*

Mots Clés : *Angleterre - Histoire - Peste bovine - Thomas Bates - 1714*

Title: Thomas Bates, Surgeon to His Majesty, and sick cows: successful management of the rinderpest epizootic in 1714 ?

Content: a brief review of a rinderpest outbreak that occurred in the vicinity of London in 1714, followed by a report and some comments on the measures recommended by Thomas Bates to control the epizootic and whereby the disease was eradicated within a few months. A translation in French of the main sections (pages 873 to 885) of the original report of Bates entitled *A brief account of the contagious disease which raged among the Milch Cowes near London, in the year 1714. And of the methods that were taken for suppressing it. Communicated to the Royal Society by Thomas Bates Esq., Surgeon to His Majesties Houshold [sic], and R.S.S.* is added.

Key words: *England - History - Rinderpest - Thomas Bates - 1714*

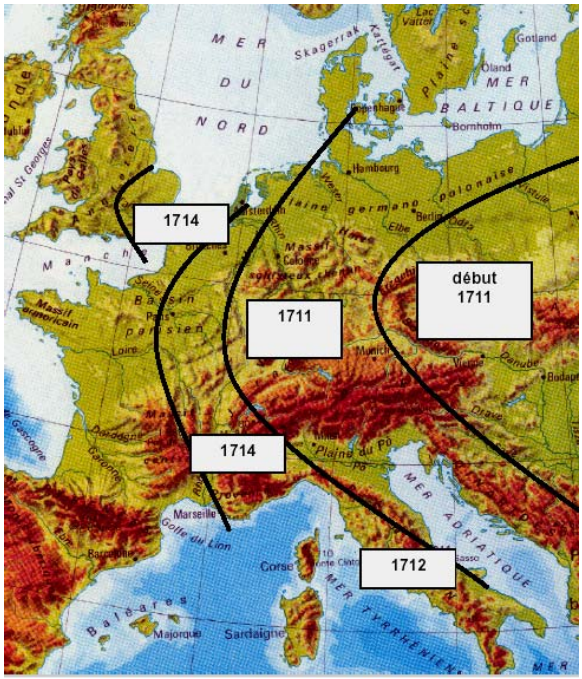
Parmi les textes relatifs à la vague de peste bovine européenne de 1710-1717, celui de Thomas Bates dont nous donnons la traduction semble un des plus intéressants quant aux innovations en matière de lutte contre les épizooties. On cite invariablement Bernardino Ramazzini et Giovanni-Maria Lancisi qui respectivement à Padoue et à Rome ont donné les premières recommandations concernant le traitement - illusoire - et la prophylaxie de cette maladie. Le premier, en 1711, B. Ramazzini, mit en garde contre les porteurs sains et contre le transport du contage par les vêtements des personnes, tout en recommandant l'enfouissement des cadavres. Quant à G.-M. Lancisi, instruit par la gestion déplorable de l'épizootie dans la péninsule italienne, il reconnut en 1715 l'utilité d'isoler et d'abattre les malades. L'abattage fut envisagé en octobre 1714 par l'Intendant du Dauphiné qui, projetant une indemnisation complète des propriétaires, dut aussitôt y renoncer (1, p.2). Mais on parle moins de l'intelligente réaction des Britanniques lors de l'invasion de leur île la même année. Ici ce ne fut pas un médecin, mais un

chirurgien, qui établit la marche à suivre et l'on sait, alors, toute la distance entre les deux corporations. Pour Thomas Bates, pas de références aux classiques latins et grecs chers aux Docteurs de l'Université, ce qui préserva peut être chez lui une féconde liberté d'esprit. Seul, car il affirme n'avoir rien retiré de ses lectures concernant la maladie, il conseilla des mesures courageuses qui furent appliquées avec bonheur par quatre magistrats dont il admire lui-même l'efficacité sur le terrain.

LA PESTE BOVINE EN 1714

Déroulement de l'épizootie anglaise

Le contage, arrivée sans doute à Londres début juillet 1714 en provenance des ports de Hollande, s'installa aussitôt dans les troupeaux de vaches laitières fournisseurs de la capitale, notamment à Islington, faubourg à peine éloigné de trois kilomètres de la « City », qui allait être incorporé à l'agglomération londonienne dès la fin du XVIII^{e} siècle. Après avoir presque disparu en octobre, la maladie reprit en novembre pour se terminer définitivement en janvier 1715 (3, p. 104).



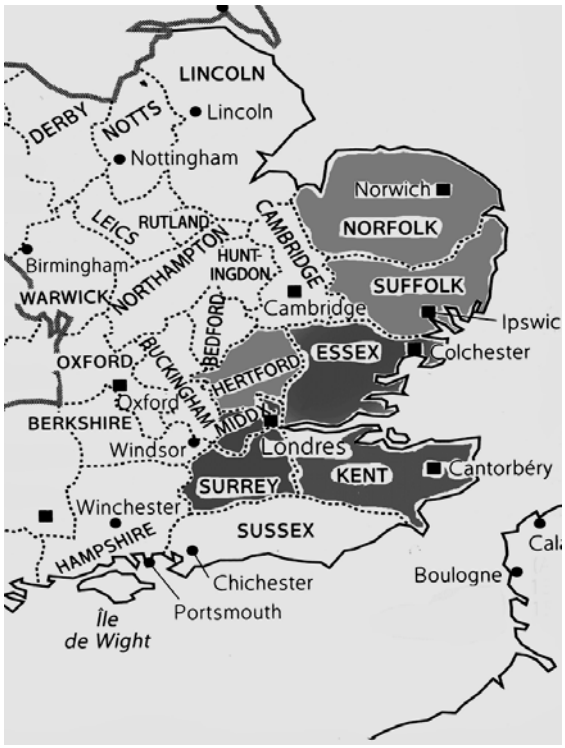


Figure 1: La peste bovine en Angleterre en juillet 1714 - en gris - et après octobre 1714 - en gris clair -. La maladie a totalement pris fin en janvier 1715 (Selon Bates, 1717 ; 106-127.)

Mesures de prophylaxie recommandées par Thomas Bates

Reste à connaître les véritables raisons qui ont amené cette épizootie à s'éteindre en cinq mois seulement, après s'être limitée au sud-est de l'Angleterre (figure 1) tandis que, dans nombre de pays d'Europe, elle continuait à faire rage. En écartant l'hypothèse de Thomas Bates concernant la purgation par l'herbe nouvelle de septembre, on peut tenir compte de ses autres explications, marquées au coin du bon sens :

1. Une certaine efficacité de l'abattage des malades, discutable au demeurant, puisque, une fois une étable atteinte, toutes les bêtes qui s'y trouvaient devaient tomber malades à leur tour.
2. La mise en quarantaine des exploitations infectées, jointe à l'interdiction faite aux

animaux extérieurs à cette exploitation d'accéder à leurs puits.
3°. La coopération des éleveurs, obtenue par la persuasion au cours de réunions d'information. Ces dernières paraissent étrangement modernes, et bien éloignées des moyens coercitifs alors employés sur le continent.
4°. La promesse d'indemnisation sur la liste civile du nouveau roi George I^{er}. Même si cette promesse n'a pas été entièrement tenue, elle devait couvrir la valeur minimale des animaux, ce qui fut presque une exception dans tout le XVIII^{e} siècle.

L'engouement en France

Au demeurant, ce bilan favorable n'eut peut-être d'autre origine que l'arrêt du commerce autour de la région de Londres, comme finit par le souligner Thomas Bates lui-même. Et c'est ce même facteur qui explique sans doute que la France ne fut pas non plus atteinte en totalité : après l'Alsace (7, p.2), la contagion y avait débuté en mai 1714 en Champagne (2, p. 531, § 1617 ; 1, p.25) ; en juillet, ce fut le tour de la Bourgogne d'être envahie (2, p. 545 § 1677), comme la Franche-Comté, le Lyonnais, le Bourbonnais (2, p. 546 § 1685), le Dauphiné (1, 25), puis en août la Brie (2, p. 545 § 1677), l'Auvergne et l'Orléanais (2, p. 550 § 1695). On en trouve ensuite mention jusqu'en Île-de-France, Beauce, Blaisois, Dauphiné, Vivarais (2, p. 553 § 1707 ; 2, p. CXCIX) et Camargue (7, p. 4, note). Ainsi l'Ouest et une grande partie du Nord échappèrent-ils au mal sans que les autorités, désemparées, aient beaucoup participé à ce succès. Après avoir interdit les foires et la vente de bovins, on avait bien ordonné l'enfouissement des cadavres. Mais les efforts financiers les plus coûteux consentis par le Gouvernement avaient concerné l'essai d'une foule de remèdes inutiles.

Témoignage d'un observateur français

Pour en revenir à Londres, et pour compléter le texte de Thomas Bates, voici quelques témoignages de M. d'Iberville, agent de renseignement du roi de France outre-Manche, qui a suivi la maladie à partir du 24 septembre 1714 (1, p.69) :

- *24 octobre* « Il y a ici bien des gens qui, depuis deux jours, ne veulent plus manger de bœuf. Si cette maladie a des suites et si elle venait à s'étendre sur les bêtes à laine, elle serait aussi pernicieuse à l'Angleterre qu'une peste, par la raison que les Anglais, accoutumés à ne manger que de la viande, crèveraient comme des mouches, s'ils en étaient privés. » (1, p.107).
- *10 décembre* : « Il est mort, depuis deux mois et demi, dans les environs de Londres, jusqu'à six et sept lieues, plus de 5000 vaches, sans compter les taureaux qui étaient avec elles. […]. Comme il y a dans Londres un grand débit de lait, ceux qui tiennent les vaches dans le voisinage ont coutume d'envoyer les veaux aussitôt après leur naissance dans le Comté d'Essex, et ce sont ces veaux qui y ont porté la maladie, d'où elle est passée dans le comté de Suffolk qui en est voisin. » (1, p.117)
- *20 décembre* : « J'ai eu l'honneur de vous marquer la difficulté qu'il y a de découvrir la vérité sur une matière comme celle-là, que les uns cachent pour leur intérêt particulier, et que d'autres exagèrent avec affectation pour des raisons de haine de parti. Par exemple un Whig dira hardiment qu'un tel canton dont les habitants sont connus pour Tories est infecté de la maladie. Un Tory en dira autant pour détruire le crédit des Whigs d'un autre comté. » (1, 112)

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

1. Archives nationales, G^7 1667.

2. Boislisle A. de –, Brotonne P. de ,

(1897) - *Correspondance des Contrôleurs généraux des Finances avec les intendants de Province,* t. 3, P., Impr. Nationale.

3. Broad J. (1983) - "Cattle plague in eighteenth-century England", *Agricultural History Review*, 31-2 p. 104-115.

4. Heusinger Ch.-F. (1853) - *Recherches de pathologie comparée,* Cassel, Henri Hotop, 2 vol.

5. Lancisi J.-M. (1715) - *Opera varia in unum congesta, et in duos tomos distributa*, Venetiis, Executebat Sanctes Pecori, *1739*. ["Dissertationis historicae de Bovilla Peste", t. 2, p. 1-59. ($1^{ère}$ éd.)

6. Ramazzini B. (1712) - *De contagiosa epidemia quae in Patavino Agro, et tota fere Veneta Ditione in boves irrepsit, dissertatio habita in Patavino Lyceo, die IX novembris M DCC XI*, 2^e éd., Padoue, Jo. Baptistae Conzatti, 43 p.

7. Sauvages, F. Boissier de –, (1746) - *Mémoire sur la maladie des bœufs du Vivarais,* 2^e éd., Montpellier, Jean Martel, 27 p.

TRADUCTION DU TEXTE ORIGINAL DE THOMAS BATES

Le texte original de Thomas Bates est intitulé :

A brief account of the contagious disease which raged among the Milch Cowes near London, in the year 1714. And of the methods that were taken for suppressing it. Communicated to the Royal Society by Thomas BATES Esq., Surgeon to His Majesties Houshold [sic], ***and R.S.S.***

Publié dans les "Philosophical Transactions", vol. XXX, for the years 1717, 1718, 1719 (n° 358), p. 872-885, ce titre peut être ainsi traduit* :

Bref compte rendu de la maladie contagieuse qui a fait rage parmi les vaches laitières près de Londres en 1714 et des méthodes adoptées pour la supprimer. Communication à la Société Royale, par Thomas BATES Esq., Chirurgien de la Maison de Sa Majesté et Membre de la Société Royale.

* Remarque : les intertitres en gras ne figurent pas dans le texte original et ont été rajoutés par le traducteur

Le début de l'épizootie

Aux environs du milieu de juillet, la maladie[1] fit son apparition à Islington ; sur quoi leurs Excellences les Lords Justices en ayant eu connaissance, il leur plut de m'ordonner d'examiner la vérité de ce qu'on rapportait de sa contagiosité ; et au Lord Harcourt, alors Lord Haut Chancelier, de m'octroyer toute autorité propre à en faire la découverte. Aussi MM. Milner, Offley, Richardson et Ward, quatre juges de paix[2] du Comté de Middelsex, furent-ils désignés pour faire les examens nécessaires.

En conséquence de ces ordres, nous nous rendîmes à Islington, où M. Radcliff[3] avait perdu 120 bêtes sur 200 ; M. Rufford, 62 sur 72 ; et M. Pullen, 38 sur 87. Ils étaient très peu enclins à le reconnaître parce que, dès que cela se serait su, personne n'aurait plus acheté leur lait ; mais M. Ratcliff, homme de bon jugement en matière de bétail, nous fournit, après maintes persuasions, le récit suivant : **[p. 873]** ses vaches refusèrent d'abord leur nourriture ; le lendemain, elles présentèrent une toux rauque et rendirent des excréments semblables à de l'argile ; elles enflèrent de la tête et parfois du corps. Un ou deux jours après, il y eut un important jetage[4] de matière muqueuse et leur haleine sentit de façon repoussante. Enfin, survint une sévère purgation (parfois sanglante) qui se termina par la mort. Certaines moururent en trois jours et d'autres en cinq ou six, mais les taureaux vécurent huit à dix jours. Durant toute la maladie, elles refusèrent toute manière de nourriture.

Nous consultâmes alors plusieurs guérisseurs de bétail[5] ou des Docteurs en

[1] *Distemper.*
[2] *Justice of Peace.*
[3] Orthographié *Ratcliff* dans la suite du texte.
[4] *Discharge.*Le texte précise « par le nez ».
[5] *Cow-leeches.*

Médecine, qui tous reconnurent qu'il s'agissait d'une mortalité[6] ou plutôt d'une peste[7], et que les méthodes qu'ils avaient essayées pour la guérir s'étaient avérées inopérantes. Cette maladie était si surprenante que certains, qui avaient coutume de prendre soin des animaux, avaient peur d'en approcher.

Nous ordonnâmes alors que certaines des vaches malades soient mises à l'étable et qu'on garde avec elles plusieurs types de bétail, pour voir si la contagion affecterait l'une ou l'autre de ces sortes d'animaux[8].

Les recommandations de Thomas Bates

Le jour suivant je fis un rapport oral à Leurs Seigneuries de toutes les opinions différentes et des conversations que j'avais eues à ce sujet, et je les laissai débattre de quelle méthode choisir ; enfin, on me rappela, on m'ordonna d'y réfléchir jusqu'au lendemain et de livrer par écrit ce qu'il conviendrait de faire. Je revins en conséquence pour donner les propositions suivantes :

I. Que toutes les vaches en possession de MM. Ratcliff, Rufford et Pullen soient achetées, tuées et brûlées ; ou, au moins, que les malades soient brûlées ; et que, sur les terres où elles se trouvent actuellement, le puits soit gardé et mis à l'abri tant que celles qui sont malades ou mortes ne seront pas brûlées. **[p. 874]**

II. Que les étables où ont été ces vaches malades soient nettoyées très proprement et fumigées en brûlant de la poix, du goudron et de l'absinthe, et qu'elles soient conservées [vides] au moins trois mois avant qu'aucunes autres vaches n'y soient mises.

III. Que les prés où les vaches malades ont brouté soient gardés [libres d'animaux] deux mois avant qu'on ne permette à aucunes autres vaches d'y aller ou d'y brouter.

IV. Que les personnes prenant soin des bêtes malades n'aient pas de communication avec les bêtes saines.

V. Que les mêmes méthodes soient observées si quelques unes, [sous la surveillance] des vachers, venaient à prendre cette maladie parmi elles ; et que tous soient convoqués pour qu'on leur dise que, dès qu'ils s'apercevraient que certaines de leurs vaches refuseraient sa nourriture ou qu'elles présenteraient l'un des symptômes de la maladie, ils les séparent des autres immédiatement et en informent telles personnes que Vos Seigneuries désigneraient, pour que [les bêtes] soient brûlées ; et qu'on prenne les mesures précitées pour les endroits où elles auraient été et où elles auraient brouté.

VI. Que les vachers soient invités à séparer leurs vaches en petits groupes n'excédant pas dix ou douze animaux sur la même pâture ; et qu'on leur accorde toute facilité pour se conformer à ces propositions, comme Vos Seigneuries penseront qu'il soit convenable ; tout cela est le plus humblement soumis, etc.

La mise en application de ces recommandations

Le lendemain Leurs Seigneuries eurent une entrevue avec les quatre Messieurs[9] susnommés et leur donnèrent l'ordre de se conformer aux précédentes propositions, ainsi que d'allouer quarante shillings pour chaque vache malade qu'ils feraient brûler appartenant à MM. Ratcliff, Rufford et Pullen ; mais la libre communication qu'avaient eu entre eux à la fois maîtres et serviteurs (avant que nous ne soyons commis) **[p. 875]** avait répandu la contagion, et la maladie commença bientôt à apparaître dans plusieurs endroits des environs.

[6] *Murrain.*
[7] *Plague.*
[8] *Species.*
[9] *Gentlemen.*

Ces Messieurs convoquèrent alors tous les vachers au [chef-lieu du] Comté et les avertirent des propositions susdites (à la plupart desquelles ils se conformaient déjà comme étant de leur propre intérêt) et ils leur offrirent quarante shillings pour toute vache qu'ils brûleraient et qui n'aurait pas été malade depuis plus de vingt-quatre heures ; mais, pour celles qui auraient été malades plus longtemps ou qui seraient mortes, ils ne leur alloueraient que la valeur de la peau et des cornes.

Certains vachers ne semblèrent pas satisfaits de ce règlement et, croyant que la maladie deviendrait générale, ils projetèrent de vendre leurs vaches dans un marché éloigné ; ce que ces Messieurs ayant remarqué, ils désignèrent plusieurs bouchers pour se poster près des pâtures afin de compter les bêtes chaque matin, avec ordre de suivre celles qu'on enverrait à quelque marché et d'en empêcher la vente en disant aux gens d'où elles venaient.

Un autre grand obstacle, au début, fut que les vachers n'avouaient pas la maladie jusqu'à ce qu'ils aient perdu plusieurs de leurs vaches ; car, dès qu'on savait que quelqu'un en avait une de malade, personne n'achetait son lait ; et cette perte était considérable pour qui détenait beaucoup de vaches.

En outre il n'en manquait pas, ici ou là, pour leur donner des espoirs de guérison.

Pour obvier à ces trois difficultés, ces Messieurs encouragèrent [les vachers] à espérer une lettre patente ouvrant droit à une subvention[10] mais ils les assurèrent que ce ne serait que dans la mesure où ils se seraient conformés à ces directives qu'ils pourraient en tirer profit. En conséquence, ils ordonnèrent qu'on fasse un compte rendu quotidien de la conduite de chaque vacher et qu'on allouerait ou non à ceux-ci leurs droits à cette lettre patente comme aux quarante shillings par vache, suivant qu'ils se plieraient ou qu'ils contreviendraient à ces directives. **[p. 876]** Cela eut un assez bon effet ; mais ici, en Angleterre où chaque homme est libre de disposer de son bétail à son gré, rien d'autre ne pouvait réussir que de faire comprendre qu'il était de l'intérêt de chacun de se conformer à ces méthodes ; et ceci, quoique vrai effectivement, laisse le lecteur aisément juger que c'était très difficile, eu égard au nombre ; mais ces Messieurs ne s'épargnèrent pas de besogne pour en venir à bout ; à cet effet, ils réunirent les vachers une ou deux fois par semaine, les exhortant de tout ce qu'on pouvait dire pour les faire obtempérer, sans omettre les moyens non garantis de contrecarrer leur déraison.

On m'ordonna dès le commencement d'assister ces Messieurs de mes conseils, ce que je fis dans la plupart de leurs réunions, et aussi pour mener une enquête plus serrée sur la maladie par le moyen des dissections, etc.

A cet effet je conversai, avec les guérisseurs de bétail, des habitudes et des maladies auxquelles les vaches étaient sujettes, et je consultai les livres qui en traitaient ; mais pour ce qui concerne cette maladie, je n'en tirai que peu de secours.

Les lésions *post mortem*

Je disséquai ensuite seize vaches à différents stades de l'infection, et je trouvai que la putréfaction des viscères augmentait à proportion du temps où elles avaient été malades.

Les cinq premières que j'ouvris avaient été en troupeau avec les malades et les symptômes de cette maladie étaient juste visibles ; chez elles, la vésicule biliaire était plus grosse qu'à l'ordinaire, remplie d'une bile de saveur et d'odeur habituelle. Le pancréas était recroquevillé, certaines glandes[11] obstruées et tuméfiées. Un grand nombre des glandes du mésentère étaient deux à trois fois plus grosses qu'à

[10] *Brief* : lettre patente d'une autorité compétente, autorisant une collecte ou une contribution financière charitable, dans les églises, ou à des fins publique ou privées.

[11] Nœuds lymphatiques.

l'ordinaire. Les poumons étaient légèrement enflammés et la chair était chaude au toucher. Toutes les autres parties des viscères semblaient comme en pleine santé.

[p. 877] Les six que j'ai ouvertes ensuite avaient été malades environ deux jours ; chez elles le foie était plus noir qu'à l'habitude, et, dans deux d'entre elles, il y avait plusieurs kystes remplis d'une substance pétrifiée comme de la craie, de la grosseur d'un pois environ. La vésicule biliaire était deux fois plus grosse que la normale, remplie d'une bile de saveur et d'odeur ordinaires, mais de couleur plus verte. Le pancréas était recroquevillé, certaines des glandes étaient très grandes, dures et de couleur noirâtre. Chez beaucoup, les glandes du mésentère, d'une couleur noirâtre, avaient cinq fois leur grosseur ordinaire. Les poumons étaient enflammés, avec plusieurs petits kystes en formation ; les intestins pleins de taches rouges ou noires ; la chair très chaude, quoique de couleur non altérée.

Les cinq dernières que j'ai ouvertes étaient tout près de mourir ; j'ai trouvé chez elles le foie noirâtre, très recroquevillé et contracté, et dans trois d'entre elles, il y avait plusieurs kystes de la taille d'une noix ou d'une noix de muscade, remplis d'une substance pétrifiée, comme de la chaux. La vésicule biliaire était trois fois plus grosse que la normale, pleine d'une bile de saveur et d'odeur ordinaires, mais de couleur vert sombre. Le pancréas était recroquevillé et contracté, beaucoup des glandes étaient très grandes, dures et de couleur noire. Les glandes du mésentère étaient pour beaucoup distendues, de huit à dix fois leur grosseur ordinaire et très noires ; et chez deux vaches, au centre[12] de la plupart de ces glandes, se trouvait une calcification jaune de la consistance du grès. Les intestins avaient la couleur d'un serpent, leur tunique intérieure excoriée par la purgation. Les poumons étaient très enflammés, avec plusieurs kystes contenant une matière jaune purulente, dont beaucoup avaient la taille d'une noix de muscade. La chair était extrêmement chaude, quoique de couleur très peu altérée.

[p. 878] Je n'ai donné ici qu'un compte rendu général de mes dissections à trois stades distincts de la maladie ; car, comme les différences n'étaient que réduites et la maladie incurable, il n'aurait été ni utile ni agréable pour le lecteur d'avoir le détail de chaque autopsie, bien que j'en tienne les minutes par-devers moi. Mais les cas suivants sortant beaucoup de l'ordinaire, je ne peux omettre de les mentionner, à savoir : dans l'un d'eux la bile était pétrifiée dans les canaux et ressemblait à un arbre de corail quoique fait d'une substance jaune sombre et fragile ; dans un autre, il y avait plusieurs zones inflammatoires sur le foie, fissurées à leur pourtour[13], qui semblaient se séparer des parties saines comme un charbon pestilentiel ; dans un troisième, le liquide contenu dans le péricarde (pour lubrifier le cœur en mouvement) apparut comme un précipité d'eau de chaux[14], et il avait excorié et jauni toute la surface du cœur et du péricarde comme l'aurait fait la chaux.

En donnant mon opinion sur la maladie, je me permets de rappeler qu'il est constant que toutes les vaches présentent naturellement au printemps, pendant cinq ou six semaines, une purgation par l'anus[15] due – selon les termes des vachers – à la luxuriance[16] des herbages ; à cette époque, elles sont ragaillardies et vivantes, leur lait devient moins épais, de couleur bleuâtre, plus doux au goût et beaucoup plus abondant. Mais le printemps qui a précédé cette maladie fut si sec dans toute l'Europe, que, de mémoire d'homme, on n'en connut pas de pareil. En conséquence, les herbages furent maigres, si secs et si dénués de cette luxuriance des autres

[12] *Pelvis.*

[13] Il semble s'agir d'un sillon disjoncteur.

[14] *Aqua Calcis.*

[15] *A purgation by the* Anus.

[16] *Frimness*, de *frim* : *flourishing, thriving, fresh. "Frim pastures"* Drayton.

années, que je n'ai pas appris qu'un seul vacher ait observé sur ses vaches de purgation égale à l'ordinaire, et même que, pour très peu d'entre eux, ils ne l'ont pas observée du tout. Tous furent d'accord.

[p. 879] Leurs vaches n'ont pas donné plus de la moitié de lait cet été qu'elles n'en ont donné les autres ; certaines étaient presque taries ; le lait qu'elles donnaient était beaucoup plus épais et plus jaune que les autres années. On observa dans toute la ville de Londres que la plus grande partie du lait qu'on vendit alors ne pouvait bouillir sans tourner ; et c'est une vérité connue que la plus légère purge que vous pourrez donner à une vache lui coupera entièrement le lait[17] ; de toutes ces circonstances, je crois qu'il est évident que ce manque de purgation naturelle fut la seule cause de la maladie, en produisant ces obstructions qui finirent en putréfaction et la rendirent contagieuse.

A cette époque m'apparurent, au cours des conversations quotidiennes que j'eus avec les vachers, etc., beaucoup d'autres particularités de moindre conséquence qui me confirmèrent dans cette opinion ; mais comme elles ne me donnèrent aucune indication d'une cause différente, je n'ennuierai pas le lecteur à les détailler inutilement.

Les vaches sont également sujettes à une purgation (quoique à un moindre degré) due aux caractéristiques identiques des pâturages dans la seconde moitié de septembre, ce qu'on nomme l'été finissant[18] ; et cela, je crois, contribua grandement à empêcher l'augmentation de cette maladie ; car, cette purgation venant si tôt après l'apparition de la maladie, il n'est pas déraisonnable de penser qu'elle délivra certaines vaches très peu atteintes des effets morbides de ces obstructions occasionnés au printemps par le manque d'évacuations.

Tentatives de traitement

Plusieurs médecins tentèrent le traitement et firent de nombreux essais à cette intention ; mais les autopsies me convainquirent de l'improbabilité de leur réussite, ce dont j'avertis Leurs Seigneuries. Cependant, comme Elles avaient reçu la Formule[19] et les instructions suivantes de quelqu'un en Hollande et dont on avait dit qu'on les y avait utilisées **[p. 879]** avec de bons résultats. Elles me donnèrent l'ordre d'en faire l'essai : mais en bien des points les effets répondirent à mon attente et je n'en constatai aucun bénéfice.

Her. Aristoloch. Rotundae,
Veronicae, aa. M.viij
Pulmonariae
Hyssopi,
Scordij aa. M. 4
Rad. Gentianae
Angelicae,
Petasidis,
Tormentillae,
Carlinae, aa. lb. ss.
Bacc. Lauri,
Juniperi, aa.(once)xj
Misce fiat Pulv

Voir *Phil. Transact*. N° 338, *in fine.*

———

Herbes :
Aristoloche ronde, Véronique,
8 poignées de chaque,
Pulmonaire, Hysope, Scordium,
4 poignées de chaque
Racines :
Gentiane, Angélique, Tussilage,
Potentille tormentille, Carline,
1 livre de chaque
Baies :
Laurier, Genièvre,
11 onces[20] de chaque.
Mélanger pour en faire une poudre.

[17] Contradiction apparente : la purgation naturelle, induite par l'herbe grasse de printemps ou de regain, favorise la lactation et prévient même chez certains animaux la peste bovine (*cf. infra*), tandis que la purgation médicale tarit les vaches !

[18] *The latter spring.*

[19] Prescription, Ordonnance.

[20] Once : 31.25 g.

On doit donner cette poudre dans de l'eau, une once chaque fois, trois ou quatre matins de suite ; il faut ensuite cesser quatre jours et, si la maladie persiste, redonner la poudre dans de l'eau chaude, comme auparavant.
Je pense que, pratiquement, il n'est aucune méthode qui n'ait été essayée à cette occasion, quoique que je puisse dire qu'aucune d'elles ait été suivie de la moindre apparence de succès, exceptée celle qui consiste à saigner abondamment et à donner de grandes quantités de liquides rafraîchissants et diluants. Quant à la méthode ci-dessus, les exemples de réussite ont été si rares qu'elle ne mérite pas de plus ample mention.

Mesures de prophylaxie sanitaire

Leurs Seigneuries, étant informées que de nourrir les vaches avec les grains des distillateurs était une nouvelle habitude et que c'était la cause de la maladie, me donnèrent ordre d'en examiner la véracité ; mais, à l'enquête, je trouvai que ç'avait été la pratique de plusieurs vachers depuis vingt ans, sans la moindre apparence d'un **[p. 881]** quelconque inconvénient, et que certains de ceux qui avaient le plus souffert n'en avaient jamais donné. Il n'y a aucune différence non plus entre les animaux des brasseurs et ceux des distillateurs, si ce n'est que ces derniers sont plus secs[21].
On a dit également que le manque d'eau était cause de la maladie parce que les sources et les endroits où les gens avaient pour habitude d'abreuver leurs vaches étaient secs pour la plupart, et que beaucoup étaient obligés d'envoyer leurs bêtes s'abreuver à plusieurs miles. Cela a pu engendrer quelques maladies chez certaines, mais seulement en raison de la fatigue résultant d'avoir été conduites si loin ; car chez MM. Ratcliff, Rufford et Pullen, les trois personnes chez lesquelles apparut cette maladie, les terres où pâturaient les vaches étaient traversées par l'eau de la *New River,* et les bêtes pouvaient boire à leur guise, de même que chez la plupart des vachers à Islington.
Dans la seconde moitié de septembre, la maladie augmenta et le nombre de celles qu'on amena pour être brûlées fut si grand que cela ne pouvait être mené à bien ; aussi fut-il jugé souhaitable de seulement les enterrer à profondeur de seize ou vingt pieds[22], mais en faisant auparavant de grandes incisions dans les parties les plus charnues et en les couvrant de chaux vive.
Ayant en même temps remarqué qu'il était de coutume, chez les vachers, d'envoyer leurs veaux âgés d'une semaine à Rumford, etc. pour y être vendus, et craignant que, par ce moyen, la contagion puisse être portée dans le pays, je demandai, tout comme pour les vaches malades, d'envoyer les veaux pour qu'ils soient brûlés ; ce à quoi ils consentirent promptement, et on leur alloua cinq shillings par veau.
Au commencement d'octobre, étant informé que des vaches dans le Norfolk, Suffolk, et Hertfordshire, **[p. 882]** avaient contracté cette maladie, et craignant qu'elle ne devînt générale, je donnai le Rapport suivant à un *Comittee of Council* .
Tandis que la maladie augmentait dans le bétail et commençait à apparaître dans plusieurs autres Comtés, je pensai de mon devoir d'avertir Leurs Seigneuries du risque de ne pas enterrer correctement les bêtes. C'est l'opinion de tous les auteurs de médecine qui traitent des maladies contagieuses autant que de plusieurs médecins de la ville de Londres, que la putréfaction d'un si grand nombre de vaches est une raison de craindre qu'on meure de cette maladie et qu'elle puisse produire quelque contagion parmi les hommes ; à moins que les bêtes ne soient enterrées si profond que les effluves infectieuses ne puissent nuire à l'air ; et

[21] *Dryer*. Sens obscur.

[22] Soit 4,90 à 6,10 m., profondeur très importante, ce qui explique, plus loin, qu'on n'y ait eu recours que sous la surveillance des « quatre Messieurs ».

cela n'a été réalisé que rarement, j'en suis certain, hormis dans les Comtés de Middlesex, Essex et Surrey, là seulement où les Messieurs commis pouvaient agir. Plusieurs personnes encore vivantes affirment qu'il y eut une mortalité dans le bétail, un peu avant la dernière Grande Peste de l'an 1665, qu'on attribua au manque de soin à enterrer [les cadavres d'animaux]. Et Vos Seigneuries peuvent savoir ce qu'en ont jugé le roi de Prusse, les États de Hollande, et plusieurs Princes et États, par le soin qu'ils ont pris à publier des Décrets et des Affiches commandant de les enterrer[23], sous peine de mort ou d'autres sanctions sévères ; et je conçois humblement qu'il serait non seulement nécessaire d'enterrer ceux qui mourront, mais que ceux qui seront déjà morts fassent l'objet des mêmes précautions tout comme ils devraient être enterrés au moins à cinq ou dix pieds de profondeur[24]. Tout ceci est le plus humblement soumis, etc.

Leurs Seigneuries pensèrent bon de remettre la démarche indiquée par ce rapport jusqu'à ce que la généralisation de la maladie le rende nécessaire ; mais, grâce à Dieu, cette nécessité ne se fit jamais sentir, car trois semaines **[p. 883]** ou un mois après que j'eus rendu ce rapport, les détails suivants concoururent à mettre fin à la maladie.

Les vaches entamèrent leur dernière purgation [de septembre], ce qui contribua beaucoup à empêcher la maladie d'apparaître dans des endroits indemnes ; et les vachers furent convaincus que la maladie était incurable.

La connaissance de la maladie se répandit dans toute l'Angleterre, de sorte que personne n'acheta de vache dans le pays ; et ces Messieurs empêchèrent qu'on en tue dans la ville de Londres en faisant inspecter chaque jour les marchés pour que cette viande soit saisie dès qu'elle semblerait suspecte[25].

Dans toute l'Angleterre, chacun divisa désormais ses vaches en petits lots pour ne pas en perdre davantage si la maladie survenait, tandis qu'avant l'adoption de cette méthode, lorsqu'une vache venait à contracter cette maladie et qu'elle avait été mise en troupeau avec cent, deux cents ou trois cents vaches, à peine une en réchappait, car telle était la contagion.

Ceux qui n'avaient pas de vache malade évitaient toute communication avec ceux qui en avaient.

On comprit également que garder des vaches malades aussi longtemps avait été la cause principale des pertes ; on les amena désormais pour les faire ensevelir à la première apparition de la maladie, avant que la contagion n'ait pu acquérir de grande importance.

Tels furent les effets de l'expérience des vachers, si chèrement acquise ; mais ce fut le soin et le zèle inlassable de ces quatre Messieurs, et leur constante assiduité, qui épargnèrent à la Grande Bretagne le terrible ravage que fit cette maladie dans plusieurs parties de l'Europe.

Cette maladie ne sévit pas en Angleterre plus de trois mois ; elle ne fut cependant pas éteinte avant la période de Noël. Mais dans plusieurs autres pays elle se poursuivit deux ou trois ans, et j'ai des raisons de croire **[p. 884]** qu'elle fait rage actuellement en Hollande avec autant de violence que jamais et qu'on y a perdu plus de cent mille vaches, bœufs et taureaux.

Réflexions de Thomas Bates sur la contagion

Dieu et la Providence ont ainsi conçu la matière des corps animaux que les maladies contagieuses sont très rarement

[23] En France, l'Arrêt du Conseil du 18 avril 1714 préconisait d'enterrer les cadavres de bovins « jusqu'à 3 pieds de profondeur », soit environ un mètre. Mais le Contrôleur général, dans une lettre du 28 août, exigeait des fosses « de six pieds au moins de profondeur ». (1, p. 552, § 1701.)

[24] Soit 1.50 à 3 m.

[25] C'est-à-dire que l'importation d'animaux suspects ou malades à Londres, pour l'abattage et la consommation, était découragée par l'inspection attentive des carcasses au besoin sanctionnée de saisies.

infectieuses pour plusieurs espèces ; mais l'expérience démontre que les contagions peuvent être communiquées à la même espèce par le contact des lainages, des linges, etc. auxquels les effluves de la maladie ont adhéré[26], bien que les deux corps soient à très grande distance ; et, à la vérité, je crois qu'il y eut plus de centaines de morts dues à l'infection transportée par les contacts entre les vachers, que de cas isolés de morts par putréfaction originelle.
La nature des maladies contagieuses n'est que peu comprise et il n'aurait été ni convenable à mon dessein ni utile au public d'en dire plus que ce qui était évident : mais j'ai été spécialement attentif à ne rien omettre de concret, que ce soit pour décrire la maladie ou pour témoigner des méthodes qu'on adopta pour la supprimer ; car il est plus que probable que des soins identiques réussiraient également pour toute autre sorte[27] de bétail.

Pertes économiques et indemnisation des propriétaires d'animaux morts

Le nombre de taureaux et de vaches perdus à l'occasion de cette maladie dans les Comtés de Middlesex, Essex et Surrey, fut de 5418 ; le nombre de veaux 439 ; et l'argent dépensé pour eux, de 40 à 10 shillings par vache, etc., fut une libéralité royale de Sa Majesté sur sa liste civile. Et, quoique ni les quatre Messieurs ni moi n'ayons fait la moindre demande de récompense ou pour nos dépenses, ces dernières ne se sont pas moins montées à 6774 £, 1 shilling, 1 d. Cependant la perte entière des vachers, telle qu'elle a été recueillie sous serment, a été de 24 500 £ (sans compter les 6774 £, 1 shilling, 1 d.), quoique évaluée à six livres seulement par vache, ce qui, en moyenne, **[p. 885]** n'excédait pas le montant de la prime ; les frais engagés pour les entretenir près de Londres[28] incitaient les vachers à n'acheter que les meilleures.
Il plut ensuite à Sa Majesté, sur proposition des quatre Messieurs, d'accorder une lettre patente pour les 24 500 £, mais les nombreux faux rapports qui furent alors industrieusement propagés pour amoindrir le montant des pertes de ces pauvres hommes ont tellement contrecarré cette charité que la totalité de la somme collectée (les dépenses de collecte étant payées d'abord) fut de 6 276 £ 2 shillings 6 d., ce qui porte l'allocation, selon l'estimation des pertes comme ci-dessus, à six livres par vache ; pourtant si l'on considère leurs engagements envers les brasseurs de grains, la location des terres restées inutilisées, les gages des domestiques, etc., leur perte réelle peut (en calculant au plus bas) être estimée à dix livres par vache morte.

[26] Le rôle de la laine, des tissus et du bois comme médiateurs de la contagion était universellement admis depuis G. Fracastor (*De contagionibus et contagionis morbis*, 1546).
[27] *Species*.

[28] Les vaches des faubourgs de Londres fournissant le lait pour la ville étaient certainement nombreuses pour les pâturages disponibles, ce qui justifiait qu'on les nourrisse également de sous-produits de brasseries. On pouvait donc estimer que leur alimentation revenait cher, mais, en temps normal, le prix élevé du lait à Londres équilibrait sans doute ce surplus du coût de production. Voir le dernier paragraphe.